

Rich Larson



Rich Larson

# Ymir

[Extrait]

Traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

Du même auteur  
chez le même éditeur

- *La Fabrique des lendemains*, collection « Quarante-Deux », 2020,  
Grand Prix de l'Imaginaire 2021

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs,  
illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

Le Béliâl'  
35 avenue de la Gare  
77250 Moret-Loing-et-Orvanne  
France

ou

[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>

© 2022, Rich Larson

Traduit de l'anglais (Canada) par Pierre-Paul Durastanti

Merci à Raphaël « Magic » Gaudin pour sa relecture

© 2022, le Béliâl', pour la présente édition

Illustration de couverture © 2022, Pascal Blanché

*Pour Megan & Peter  
Kalena  
Wesley  
& Miles*

## Chapitre 00

UN ÉNORME vaisseau bocal brun rouille, grêlé et balaféré par son voyage, dégringole le ciel sombre et hurlant d'Ymir. Montés du champ de glace, les drones filent à sa rencontre tels des essaims d'insectes, goûtant la coque de leurs bouches électromagnétiques et demandant à connaître la cargaison. Il signale de l'alliage de nickel, de l'hydrogène brut et une quantité négligeable de fret humain.

Quand il se loge dans son berceau gansé de givre, la chaleur des stabilisateurs sublime la glace. Des nuées de vapeur fusent en tous sens. Le vaisseau bocal gémit, frémit, s'immobilise enfin, puis s'ouvre aux tunnels souterrains où des ouvriers automatisés et des dockers exosquellés attendent de le décharger.

Par-delà les entrepôts d'alliage et les cuves d'hydrogène, au fond de ses noires entrailles, il y a le bassin de torpeur. Le courant paresseux autour du réacteur baratte les corps qui s'enlacent et se désenlacent, masse à la dérive de chair bleuie. Squelettiques, émâchés au long de leur périple, ils ont la peau pelliculée de blanc par le liquide de stase. Bien qu'en état de mort clinique, ils ne possèdent pas le statut de cadavres.

À l'extrémité du bassin, une porte pliante s'escamote. Deux dockers entrent dans un afflux de vapeur. L'une porte une longue perche crochue sur son épaule. Un drone minuscule se cramponne au bout.

« Ils déroutent un vaisseau pour un seul corps, dit-elle. Ce doit être un agent de compagnie.

– On lui fait un dégel perso, alors ?

– On l’envoie au nord. Ils s’occuperont de ça en route. »

Le drone file, telle une fée, sur ses rotors diaphanes. Son laser rubis caresse les corps flottants. Les dockers attendent qu’une passerelle épineuse s’assemble, germant de la paroi rouge brun pour enjamber le bassin de torpeur, puis ils avancent en traînant les pieds, leurs pas soulevant des échos dans ce volume de cathédrale.

L’appareil s’engloutit avec un gargouillis étouffé. Les dockers suivent sa lueur rouge ; celle qui tient la perche sur son épaule la plonge dans le liquide de stase, piquant entre les divers corps jusqu’à ce que le crochet magnétique trouve un harnais spécifique.

Les deux employés conjuguent leurs forces pour remonter leur prise. La passerelle extrude une cavité où la base de la perche s’emboîte dans un crissement suivi d’un déclic ; le passager est hissé comme un pantin, tout dégoulinant. Les dockers lui jettent un coup d’œil.

Petit, blême, brun, il lui manque la mâchoire inférieure : entre l’arc bleu de sa lèvre supérieure et la peau fripée de sa gorge, il n’y a qu’une membrane médicale.

« Moche à plaisir, dit la femme qui désigne sur son cou la spirale du tatouage biotech que le drone a scanné.

– Mais un agent de compagnie. J’avais raison.

– Il te ressemble un peu. » L’autre docker cille. « T’as dit qu’on l’envoyait au nord ? Peut-être un sang-froid, alors. Un agent de compagnie sang-froid.

– Ça n’existe pas. »

Mais quand ils le chargent dans un sarcophage sustenté pour le transporter, elle voit ses tibias et ses pieds couturés de cicatrices. Ses yeux noirs s’écarrillent, s’étrécissent, et elle crache. Le glaviot glisse sur la joue gelée.

« Qu’est-ce qui te prend ? »

Elle toise le corps. « Les agents de compagnie sang-froid, ça n'existe pas. Les traîtres sang-froid, si.

– C'est *moi* qui avais raison. » Un petit sourire satisfait. « Ces génempreintes sang-froid, on peut pas les confondre. Selkie ?

– À moitié. Un demi-sang. » Elle rabat le couvercle du sarcophage. « La compagnie est tarée de l'envoyer au nord. Il repartira en spraysac. »

Retraversant le bassin de torpeur dans le sillage du drone qui danse dans les airs, ils guident le corps tout le long de la passerelle obscure.

## Chapitre 01

YORICK SE RÉVEILLE mort, ce qui n'a jamais rien de confortable. La poitrine dans un étau, les poumons gelés, pas de rythme cardiaque. Il n'a de membres que fantômes. La panique du cerveau postérieur l'avale en entier. Il ne sait rien, sinon qu'il est seul, terrifié, dans le noir ; chacun des nerfs privés de sensation dans son corps le crie, puis...

Une décharge électrique le mord à belles dents ; son cœur repart d'un coup. Reprenant possession des muscles de son torse, il emplît ses poumons, regonfle les alvéoles froissées. La première fois, il croit toujours inspirer du verre pilé. Une pensée remâchée lui vient. *Rien ne cloche. Tu sors de torpeur. Rien ne cloche. Tu sors de torpeur.*

Il halète. Il rue. Il attend que la tempête de feu dans son système nerveux s'apaise, que le monde cesse de vaciller. Il travaille sur sa proprioception, la position des parties de son corps. Il a les bras et les jambes écartés, percés de tuyaux — dix, douze — qui le gavent de sang brassé de frais. Un droïde de diagnostic cavale sur son buste.

Sa prothèse mandibulaire brille par son absence. Un air froid et sec râpe les lèvres de sa blessure.

« Bon retour du Styx, Yorick. »

Les yeux encroutés, il crispe et décrispe ses paupières jusqu'à en libérer un. D'abord, il ne voit qu'une brume gris sombre où perce un flou orangé qui traverse son champ de vision trop vite pour qu'il le suive. D'expérience, il identifie la tenue d'un technicien de dégel.

« On n'a pas parlé depuis un bail, enchaîne la voix. Près de vingt ans ici. La moitié pour toi, je pense, avec le temps

passé en torpeur. Je vois que tu as bien travaillé durant cet intervalle. Huit traques réussies. Ils te laissent parfois garder les trophées ? »

Yorick connaît cette voix. Son estomac se serre.

« Je continue à croire que tu as fait ton meilleur boulot ici avec moi, dit-elle encore. Aux débuts de la Soumission. »

Son tatouage au cou le picote. Il connaît cette voix, qu'il pensait ne jamais réentendre ; s'il la réentend, ça signifie...

« Ton dégel n'intervient pas sur Munin, je le crains. On t'a dévié pour résoudre un problème plus urgent sur Ymir. »

Non.

Non, non, putain, *non*.

« Vu tes décharges hormonales, ça te stimule les glandes surrénales. Excité de rentrer à la maison, je parie. »

Des souvenirs affluent. Les fusées éclairantes sur la glace, le bruit à broyer le crâne des mines intelligentes. Un corps anonyme fume, déchiqueté, un autre serpente dans la neige, laissant un sillage de sang. La personne à laquelle cette voix appartient est là, aussi, une main osseuse sur son épaule. *La civilisation a un prix.*

« Je suis administratrice, de nos jours », déclare Gausta, la voix frittée par une vague surprise, comme si l'état de fait l'étonnait encore. « Je vis juste à l'est de ton ancien repaire. Je gère la sécurité de tous les sites d'extraction et d'affinage de l'hémisphère nord d'Ymir. Ce qui nous amène au motif de ta présence, à *toi*. »

Yorick veut rager, supplier, dire qu'il ira n'importe où, absolument n'importe où. Sauf sur Ymir, la boule de neige pisseuse au bord de la carte des colonies, la planète natale sur laquelle il a juré de ne jamais remettre les pieds. Mais il ne peut pas parler, faute de mandibule. Il ne parvient guère qu'à produire un gémissement animal qui fait sursauter le technicien de dégel.

« Il y a huit jours, un incident de xénotech a gelé la mine Polaire 7. Il y avait des grendels ici, après tout, et on a fini par creuser assez profond pour en réveiller un. »

Yorick ne craint pas le grendel. Il l'a tué dix fois sur dix mondes ; c'est pour cette tâche que la compagnie l'a formé. Ce qu'il craint, c'est tout le reste.

« Il a dépecé quelques mineurs et disparu, en bon grendel. Mais l'attaque a éveillé l'hostilité à la compagnie, ici dans le nord. Il y a des rumeurs persistantes de grève et plus fugaces d'insurrection. On est en terrain glissant. »

Il force enfin son autre œil à s'ouvrir. La tache orange du technicien gagne en définition. Au-dessus, il voit le contour brumeux d'un holo projeté sur le plafond bas en plâtre. Il ne distingue pas les traits de dam Gausta, mais il reconnaît les angles prédateurs de son corps. Il la revoit en tenue camo, ses longs membres se dissolvant dans la neige cendreuse derrière elle, sa tête capuchonnée aussi noire que le ciel sans étoiles. Et auparavant, en manteau jaune vif.

« L'algorithme a renâclé quand je t'ai sélectionné pour ce boulot. Tu n'étais que la troisième possibilité la plus proche, avec une différence significative du coût de transit. »

Yorick réprime ses souvenirs et s'efforce de focaliser sa vision. Le visage de Gausta se précise, regard carnassier, os saillants, taches blanches de vitiligo. Elle a moins vieilli que lui en deux fois plus d'années, toujours aussi parfaite et terrible, grâce aux télomères génémodés dont bénéficient les cadres sup de la compagnie. Ses yeux, deux puits argentés, n'ont pas changé.

« Mais les esprits mécaniques sont trop limités en matière de contexte sociohistorique. » Elle se fend de son sourire au scalpel. « Tu comprends cet endroit, Yorick. Chaque jour où la mine reste fermée et où le grendel se promène en liberté, non seulement la compagnie voit fondre ses bénéfices, mais

le mécontentement de la population locale s'envenime. Et la stabilité s'érode. »

*Rien ne sera jamais stable ici*, voudrait lui crier Yorick. Les premiers colons débarqués sur Ymir étaient des exilés et des extrémistes. Sous l'effet du froid et de l'obscurité, les générations suivantes se sont muées en clanneurs paranos. Il est parti parce qu'il ne voulait pas mourir, et voilà soudain que la compagnie le ramène avec un tatouage dans le cou : une cible dessinée sur son dos.

Gausta lit son visage esquiné, voire — plus probable — son rythme cardiaque précipité. « Ici, vingt ans ont passé. Et tu es comme réincarné. Personne ne te reconnaîtra, Yorick. Tant que tu bosses vite et que tu y vas mollo sur la glace fine. »

## Chapitre 02

GAUSTA PREND CONGÉ, mais son avatar s'attarde pour parler logistique.

Il aura une journée pour récupérer de la torpeur avant de mener son enquête initiale sur le site, accompagné du chef d'équipe par intérim de Polaire 7. Son pseudonyme sera Oxo Bellica, pour éviter la notoriété subsistante de Yorick Méту. Son attirail de traque n'a pas été transféré, mais sera réimprimé dès que l'ansible bénéficiera d'un créneau. Ses vêtements et sa mandibule sont presque terminés. Il se situe à trois heures de Réconciliation.

Si ce dernier point le gêne, il explique pourquoi le monde n'a cessé de faire des embardées. On l'a chargé du vaisseau bocal dans l'unique glisseur de passagers à se diriger vers le nord. Là-haut, personne ne l'appelle Réconciliation, bien sûr. Pour eux, ça reste l'Entaille, un nom qui a précédé l'arrivée de la compagnie.

À moins que les choses n'aient changé en vingt ans — il envisage cette vague possibilité tandis que le technicien de dégel retire les tubes et le libère de la toile d'araignée en plastique en veillant à épargner le rabat de tissu cicatriciel et de chair reconstruite qui occupe l'emplacement de sa mâchoire.

« Je peux vous faire une dernière piqûre de réveil, dit-iel d'une voix étouffée par le masque. Bougez la tête. »

Yorick a surtout travaillé à crispier et décrisper ses orteils et à remuer ses doigts, mais il parvient à opiner. Des micro-aiguilles le piquent au cou ; une demi-seconde plus tard, il sent une nuée de stimulants se répandre dans son corps.

L'afflux chimique lui met les nerfs à vif et lui donne envie de vomir.

Le lit se plie, le propulsant à la verticale, et le droïde de diagnostic descend de son torse.

« Prêt à essayer de marcher ? » demande le technicien.

Nouveau hochement de tête.

D'un coup de menton, l'autre indique une imprimante qui halète au bout du compartiment. « On rejoint l'imprimante. Pour vous filer vos habits et votre prothèse. »

Yorick grogne. Il prend une profonde inspiration, masse les muscles noués de ses cuisses. Il tient le technicien de dégel par l'épaule pour faire un premier pas vacillant qu'il ajuste au balancement du glisseur. Un second. Un troisième. Au quatrième, ses genoux se dérobent, la tête lui tourne, et il manque d'entraîner l'autre dans sa chute.

« Vous dégeler si vite et vous sortir du cargo sans calibrer votre chimie interne, ça vous assure de passer une mauvaise journée », dit-iel.

Haussant ses épaules osseuses, il adresse au technicien sa version personnelle, hideuse, d'un sourire. Il ne s'attendait guère à en passer une bonne, de toute façon.

Iel le met face à l'embout de l'imprimante le temps de choper une combi grise en laine d'araignée, puis l'aide à enfiler son manteau à haut col. La couleur n'est pas la bonne — noir au lieu de jaune canari —, mais le vêtement lui va sur tous les mondes. Les bottes sont chauffées cette fois. Il les met en regardant l'imprimante travailler. Elle dégorge ensuite son sac à dos, coque de tissu qui détale sur quatre membres pneumatiques trapus.

« Votre prothèse devrait être dedans. Vous voulez que je vous aide à l'ajuster ? »

Yorick secoue la tête. Attacher sa mandibule relève de l'intime.

« Entendu. » L'autre se gratte sous son masque. « Moi, je descends à Sants. Je vous conseille de rester ici et de vous reposer. Le mal de la torpeur va frapper. Fatigue, nausée, dissociation corporelle. Le plus fort de la crise, ce sera dans quatre ou cinq heures. » Iel pose son regard sur le tatouage, puis le détourne. « Mais faites comme vous l'entendez. Vos signes vitaux sont au vert. »

Une porte se dilate au fond du compartiment ; tandis que le technicien s'en va, Yorick entrevoit un corridor oscillant. Une odeur de poussière et d'huile de machine lui parvient, puis il se retrouve seul. Comme il lui faut rectifier cet état de fait au plus vite, il frotte son pouce contre son petit doigt pour attirer le sac à dos.

Celui-ci le rejoint sans hâte, dérapant un peu sous l'effet des mouvements de balancier, et s'ouvre pour révéler le contenu habituel, ce qui reconforte son propriétaire. Quel que soit le monde où il se réveille, son petit univers ordonné dans le sac reste inchangé. Tablette noire de base, bobine de neurocâble, brosse désinfectante, injecteur à micro-aiguilles, rouleaux de gelchair.

Sa mandibule occupe un bloc de mastic translucide où la chaleur du processus d'impression persiste. Il glisse sa main tout au fond du sac pour trouver les flacons de méds. Pour sa blessure, des immunosuppresseurs, et pour son humeur, de la phédrine — le dosage réduit de la compagnie, bien sûr, loin de la pureté de la rue. Pour l'heure, toutefois, même cet ersatz officiel lui conviendra.

Les doigts tremblants, il charge son injecteur. Lorsque les micro-aiguilles percent ses capillaires, il se croirait presque baigné de soleil. Sur Ymir, il n'en sentira pas d'autre.

## Chapitre 03

YORICK REGARDE par la vitre alors que le véhicule poursuit sa course, soulevant un linceul de glace concassée dans son sillage. Le ciel est un trou noir, les nuages épais dissimulant les étoiles. Les feux de position du glisseur offrent l'unique éclairage, d'un vert maladif telle la bioluminescence d'une créature sans yeux survolant le fond marin primordial.

Ils ont dépassé les villes, puis le cimetière des vaisseaux en aller simple ayant amené les premiers colons d'Ymir — on les cannibalise encore pour la récup un siècle plus tard. Ils ont dépassé les forêts pétrifiées et les fermes d'air qui les ont remplacées. Si loin au nord, le monde entier n'est plus qu'une calotte glaciaire récurée par le vent.

Yorick repère au loin une harde de rase-givre qui bondit et plane, attirée par la lueur du glisseur. Il les observe, puis laisse le boost de la phédrine l'entraîner plus avant dans le corridor qui se balance. Il se fiche presque de se retrouver sur Ymir, de se diriger vers le nord, d'être promis à la mort là-bas. Son corps regorge d'hélium tiède. Sous son aisselle, il serre sa mandibule. Il cherche vaguement la capsule des toilettes, où il la rattachera.

Plus tôt, le glisseur résonnait de cris et de rires avinés : de nombreux mineurs et de rares chasseurs de graisse buvaient leur bière bactérienne écumeuse dans le passage. Yorick a gardé son manteau zippé pour cacher le bas de son visage en les frôlant, mais tout ce monde l'a ignoré, préoccupé par un pari : un outremondain grand et trapu de sexe indéterminé, doté d'un implant oculaire, avait parié pouvoir se plier au

point de se caser dans une couchette standard sous prétexte de *n'être que cartilage et nerfs et squelette modé*.

La pénombre règne dans le couloir, lumes tamisées par consensus. Un passager sur deux se tasse dans son mausolée miniature, pour dormir, pas pour gagner un pari. Selon lui, ils essaient de se synchroniser en vue d'un horaire de travail commun. Il marche sans bruit, tâchant de se montrer encore plus discret que le sac qui avance derrière lui à pas feutrés.

Avant la capsule de toilettes, une autre fenêtre se présente par laquelle il voit l'unique interruption sur l'horizon gelé d'Ymir. Au loin, jailli de la glace, se dresse un monticule gauche, gansé d'échafaudages en nanocarbone et de drones affairés. Comme toujours, on peine à jauger sa taille. Même voilée de tech humaine, l'architecture originale de l'ansible égare. Les ouvriers prennent un dépresseur afin d'atténuer la désorientation.

Un souvenir lui traverse l'esprit, éclair en nappe neural : quatorze, quinze ans, il rejoint l'ansible à pied, escalade la barrière pour voir qui arrive au plus près avant que la nausée et le mal de cerveau prennent le dessus. Il revoit la structure alien comme un visage immense sculpté dans la roche noire et suturé d'étranges lumières bleues.

C'est bien l'ansible qui a attiré les premiers colons, lui qui marque Ymir comme l'un des mondes abandonnés des Anciens. La compagnie a mis la main dessus à l'occasion de la Soumission, et Yorick doute fort qu'il reste des gens pour escalader la barrière. Sauf à vouloir se fêler le ciboulot.

Il sent le malaise goutter glacial dans la chaleur fiévreuse de la phédrine. Dût en partie à ses souvenirs, qui ne feront qu'empirer, et en partie au fait que l'ansible se situe à moins d'une heure de l'Entaille. Il a connu ce trajet, cette glissade plein nord, lors de ce qu'il prenait pour son dernier jour sur Ymir. Une journée qui a très mal fini.

Quelqu'un vomit dans la capsule de toilettes. Des bruits étouffés, de gorge et d'éclaboussures. Son estomac rétréci se contracte par sympathie. Yorick repart en sens inverse, se déniche une couchette vide, rabat son col le temps qu'elle scanne son tatouage de la compagnie, puis se hisse.

## Chapitre -7

*LE CUBE EN BÉTON de l'appartement. Petits, accroupis par terre, Yorick et Thello s'amuse avec les poupées jaunes caoutchouteuses que leur a fournies l'imprimante à jouets : un soldat exosquellé, qui brandit un hurleur miniature, et un monstre, une masse d'épines et de tentacules.*

*Leur mère vient les toiser. « Et d'où ça vient, ça ? »*

*Sa colère est une zone de basse pression. La cage thoracique de Yorick se contracte, ses oreilles bourdonnent. Elle ne parle pas des jouets, mais de la tablette qui pend au bout de ses doigts, le carré noir basique que les agents de compagnie distribuaient la semaine dernière non loin des recycleurs d'ordures. Elle la tient d'une main lâche, pose la question avec calme, mais il sent les piquants dissimulés.*

*« Je l'ai pas volée, dit Thello. J'le jure. C'était gratos.*

*« Et ils t'ont dit qu'elle servait à quoi ? » demande leur mère. Les piquants s'affinent. D'instinct, Yorick comprend qu'il aurait mieux valu que son frère l'ait volée.*

*« On peut aller sur le net », répond Thello, l'air perplexe. « Jouer. Apprendre des trucs.*

*– Apprendre des trucs de la compagnie », réplique leur mère, en crachant le dernier mot. « L'Entaille existait avant qu'ils arrivent. Tu l'as appris, ça ? »*

*Thello secoue la tête, glisse un regard implorant à Yorick qui l'ignore. Son frère le mérite, pour avoir caché son butin sous le lit à gel au lieu de derrière la cuiseuse.*

*« Elle était plus petite, voilà tout. Plus simple. » Leur mère passe son ongle à vif sur l'écran de la tablette. « Une crevasse dans la glace, assez profonde pour attendre la fin d'un blizzard.*

*Puis on découvre la première veine de zinc et soudain la compagnie veut faire ami-ami.*

*– C'est pas du tout ça, marmonne Thello. Des trucs sur les Anciens, sur les grendels...*

*– Et donc ils se pointent avec des bots bâtisseurs, des préfabullés, de l'air, l'interrompt leur mère. Avec des lecteurs de gènes, du crédit, des implants, des contrats. Des sourires ici. » D'un doigt, elle relève un coin de sa bouche. « Et des couteaux derrière leur dos. »*

*Yorick a entendu ça, ou l'équivalent, cent fois. Il sait qu'il doit acquiescer et se taire.*

*« Ces gens ne sont pas nos amis. » Elle tend la tablette à Thello. « Casse-la. »*

*Rouge et rebelle, l'idiot secoue la tête. Yorick voudrait lui souffler : tu en choperas une autre, on s'en fiche, casse-la.*

*« Ou je m'en charge. » Leur mère la brandit.*

*Le regard de Thello se porte sur la gauche. Il secoue la tête à nouveau et murmure : « Mais notre papa, il était de la compagnie. Tout le monde le dit. »*

*La main libre jaillit. Il y a le bruit de choc contre la chair puis l'empreinte écarlate sur la figure de Thello. Yorick sent la gifle fantôme sur sa joue, son cœur battant la chamade. Leur mère tremble. Tout peut déraiper en une seconde.*

*« C'est moi qui l'ai prise », dit-il — un mensonge. « Je voulais jouer aux jeux sur le net. Je l'ai cachée sous le lit. »*

*Elle ne semble pas l'entendre, mais quand il tend la main prudemment pour prendre la tablette, elle la lui donne. Il la pose par terre, sens dessus dessous, et abat son pied, ce qui en tire un gros craquement. Thello tressaille. Des larmes lui échappent, mais quand Yorick pose sur lui un regard lourd, il s'approche. À son tour, il piétine l'objet, d'abord hésitant, puis avec une férocité grandissante.*

*Le verre intelligent crisse et grince, minuscule symphonie qui se mêle à ses sanglots. Yorick surveille l'expression de leur mère jusqu'à ce qu'elle se détourne pour s'éloigner à pas raides.*

## Chapitre 04

LE SOMMEIL se dérobe. Ses paupières le grattent. Ses os lui font mal. Toutes ses cellules sont épuisées. Mais tandis que le glisseur se rapproche de sa destination, les souvenirs l'assaillent, toujours plus nombreux, grignotant les parois de sa niche. Les dernières endorphines de sa piqûre de phédrine l'ont déserté. Il se sent mal.

Quand le carillon de réveil retentit et qu'il s'extrait de la niche, il se fait l'effet du spectre d'un spectre. Pas le temps d'attacher la mandibule. Il s'en occupera à l'hôtel, dans de meilleures conditions d'hygiène. Il tapote le point entre ses omoplates. Une fois le sac à dos grimpé à sa place, Yorick se joint à la foule qui quitte le train à pas lents. Certains se frottent les yeux. D'autres sortent des pipes à vapeur.

Il règne un calme étrange avec l'arrêt du glisseur. Dans le crâne de Yorick, pendant qu'il descend la rampe, il y a un vide, l'absence d'un moteur bourdonnant. Les pylônes du quai jaunissent les visages des passagers qui débarquent. On est au fond d'un tube de descente massif ; en levant la tête, il en voit le sommet qui se referme, un chas d'aiguille noir qui rétrécit.

La chair de poule lui hérisse la peau quand il passe près du sabot magnétique qui maintient le glisseur. D'énormes pantins mécaniques aux trompes dégoulinantes s'animent en bourdonnant autour du châssis ; ils examinent, ravitaillent, grattent la glace accumulée. Un morceau lui heurte la nuque et s'enfouit dans son col, détrem pant la laine d'araignée.

Il frémit à peine. Son système nerveux fonctionne sur ses dernières réserves ; il traîne les pieds en avançant vers la file du contrôle. Le terminal principal des glisseurs lui paraît un rêve familier : une architecture toute en squelettes cuivrés, des recycleurs d'oxygène qui rotent de la vapeur, le plafond en voûte voilé par les horaires holo. Sur les affichages, l'heure tourne, mais Yorick a l'impression que le temps s'écoule à l'envers.

On se passe d'empreinte faciale ici. Il n'y a qu'un type hagard muni d'une baguette de scan et d'une tablette. Pur selkie, la génempreinte dominante au nord : pommettes tranchantes, peau blême, grands yeux noirs pour filtrer la pénombre. Jadis, Yorick se demandait pourquoi les autres enfants y voyaient tellement mieux que lui dans l'obscurité. Il ne les a rattrapés qu'en rejoignant la compagnie, quand on lui a pelé les yeux, un mod habituel pour les opés nocturnes — la totalité, sur Ymir.

Il atteint le début de la file. Le type ouvre la bouche, pour lui dire de baisser son col, puis la referme alors qu'une note défile sur son écran. Il pose sur Yorick le regard appuyé qui s'efforce de déterminer s'il est outremondain ou sang-froid.

Pour une fois, être petit pour sa génempreinte et avoir de larges iris lui convient. L'autre se trompe et lui fait signe de passer sans prononcer un mot. Yorick repart à pas traînants. On entendait une tripotée d'accents et de langues à bord du glisseur, mais, à présent, les intonations nordiques prévalent dans toutes les conversations alentour.

La plupart concernent le grendel de Polaire 7. Chaque fois que l'un d'eux se manifeste, les fabulistes suivent son exemple. Une personne en holomasque explique qu'iel en a vu un vivant sur Thoth, aussi gros qu'un nage-givre, la peau noire comme le vide spatial, les dents bleues brillant dans la

nuit. Yorick souffre trop du mal de la torpeur pour s'en amuser.

Il sort, voit dans un flash une rue animée, des structures bio-organiques gauchies qui s'élèvent de la brume, un ciel à l'aspect décalé. Il inspire.

Erreur. L'air sec du glisseur était filtré. Celui du terminal aussi. L'air de l'Entaille est une soupe de vieille graisse, de carburant sale, d'urine humaine. Dès la première bouffée, la nausée lui percute l'abdomen.

Il se croyait l'estomac vide après des mois de torpeur, mais quand les spasmes se déclenchent, il rend du liquide de stase blanc tout ranci. Faute de mandibule, une moitié de son vomi cascade sur le devant de son manteau et l'autre retombe, brûlante, au fond de sa gorge. Il tombe à genoux sur le béton quand il rend de plus belle, afin que la gravité lui vienne en aide.

Quand il se relève, il découvre une voiture qui l'attend — une sorte de gargouille grise, voyante, qui attire beaucoup plus de regards que le type qui dégueule à côté. Yorick s'en fiche. L'Entaille sait qu'un agent de compagnie viendra au plus tôt, et s'il essayait de marcher, il s'effondrerait. Alors il s'avance tant bien que mal, dégoulinant.

Elle recule ; le scanner de sa portière latérale clignote. Il ne peut pas jurer sans sa mandibule. Ouvrant le col de son manteau souillé, il tourne la tête afin que le tatouage de la compagnie prime sur la boucle comportementale empêchant la voiture d'admettre des passagers couverts de vomi. Cette fois, elle se tapit au sol et la portière se déploie. Il ôte son sac à dos, le jette dans l'habitacle et le suit.

Retour de l'air filtré. Se laissant choir de tout son long sur la banquette en cuir, Yorick s'emplit les poumons à grandes goulées. La tête lui tourne. Son corps paraît sur le point de se fendre. Ce doit être le plus fort de la crise prédite par le

technicien de dégel, survenu avec une heure d'avance pour lui rappeler que les êtres humains n'ont rien de dipneustes capables de rester en état de mort clinique pendant des mois.

La porte se replie et la voiture s'ébranle. D'un pincement tremblant, il opacifie les fenêtres, se drapant d'obscurité. Le front humide de sueur, il sent le vomî qui fige sur son cou. Il tâche de se focaliser sur sa respiration en écoutant les bruits assourdis de la rue : les vendeurs criards, les pubs en boucle, les coups de klaxon. La bande-son de l'Entaille.

Enfin, il se redresse sur son séant, ouvre le compartiment réfrigéré. Les bouteilles alignées sont toutes en verre au lieu du matériau comestible habituel. Il sort l'une d'elles dont il dévisse le bouchon, puis arrache une poignée duveteuse de laine d'araignée à sa manche, l'humidifie, la roule en boule et entreprend d'éponger le vomî sur sa figure et son cou avant de nettoyer son manteau.

Les fenêtres opacifiées affichent le pictogramme de la compagnie qu'il trouvait si beau enfant, une guêpe effilée silhouettée devant une ruche décaédrique. Par association, il sent un bourdonnement fantomatique dans son pouce. Il est bien là, revenu sur Ymir, dans l'Entaille, et pour l'heure il n'a aucun moyen d'y remédier, si bien qu'il éclaircit les vitres d'un geste.

La ville a grossi en son absence, grossi telle une tumeur. Les blocs d'immeuble en béton alternent avec des versions meilleur marché : des spirales coralliennes cultivées à partir d'une génempreinte de polype remixée, colorées de bandes rouge, vert et jaune vif. La circulation est plus dense, marécage d'autobennes massives, de vélos effilés, de drones agiles, de piétons stressés. L'atmosphère toujours composée pour moitié de vapeur baigne les rues d'un brouillard sale. Ici et là dans la grisaille, des holos s'illuminent, signalant une maison de sexe ou un bar à dopamine.

Le tout bouillonne sous un ciel artificiel, un holo censé aider les gens à oublier qu'ils vivent au fond d'une blessure peu profonde dans la croûte d'Ymir. Au lieu d'un lever de soleil, ils contemplent une étendue blanche aveuglante. Des fissures noires la strient, clignotantes. Des lignes de code aléatoires défilent et disparaissent.

Un bug. Yorick est parti depuis dix ans pour lui, vingt ici, et ce putain de ciel continue de buguer.

## Chapitre 05

L'ARRÊT, brutal, du véhicule renverse le fond d'eau sur les cuisses de Yorick. La laine d'araignée trempée et glaciale adhère à son entrejambe, mais, sans sa mandibule, il ne peut pas siffler. Il prend son manteau, fait signe au sac à dos et se prépare pour la puanteur du dehors tandis que la portière se déploie. À peine a-t-il pris pied sur le trottoir que la voiture émet un bêlement électronique et se réengage dans le trafic.

Il lève les yeux vers l'hôtel que la compagnie lui a choisi et qui éclipse par sa taille les édifices de part et d'autre : une masse tentaculaire de polypes poussée sur la carcasse d'une fonderie reconverte, orange brûlé et rose soutenu incrustés de métal gris terne. Les rangées de fenêtres noires en verre intelligent évoquent des orbites vides. Une enseigne à l'arc de sodium alterne entre les caractères coloniaux et le script géométrique de la compagnie :

MÉMORIAL URBAIN SUD.

On glapit derrière lui. Il se retourne pour voir son sac se colleter avec une enfant, ses quatre membres courtauds se tortillant malgré le brouilleur de fortune appliqué contre sa coquille. Yorick l'arrache à la fillette qui recule, titubante, en lâchant une obscénité d'une voix aiguë.

Elle est menue, malgré les dix couches dépenaillées de laine d'araignée qui l'enveloppent. Un visage large, des os épais, une tignasse orange évoquant l'antique âge glaciaire. Elle incarne l'autre génempreinte des colons d'Ymir : une rouge. La terreur étrécit ses yeux bleu pâle.

Yorick se rappelle qu'il ne porte pas son manteau. Aucun col ne dissimule sa mâchoire manquante et l'énorme trou

écarlate d'où gouttent de la bave et la lie du liquide de stase régurgité. Il tire parti de l'horreur qu'il inspire à la fillette pour se pencher et cueillir le brouilleur dans sa main molle.

Elle cille et revient à elle. « Non, non ! pleurniche-t-elle. Je savais pas que c'était votre rampeur, promis, j'ai cru qu'il était perdu, j'ai besoin du brouilleur, c'est celui de Masha. » Elle cure la saleté et la morve incrustées tout autour de sa bouche en scrutant sa blessure d'une manière qu'il déteste toujours. « Faut que je le lui rapporte ou elle me filera une raclée. »

Yorick hoche la tête, puis balance le brouilleur par-dessus son épaule, en plein dans la circulation. La fille essaie de se ruer pour le récupérer, mais il la retient. Ils voient tous deux l'autobenne qui les frôle le percuter et l'aplatir, le réduisant à une pâte noire. Il sent un frisson choqué parcourir la gamine de la tête aux pieds, puis elle se met à l'injurier.

Elle le poursuit jusqu'en haut du perron, ne stoppant qu'à la vue du vigile qui se lève de sa chaise sans hâte, la main sur son assommoir. Elle dit *va te faire enculer bien profond* et s'éclipse. Yorick offre son tatouage à scanner, puis entre.

Le hall de l'hôtel, à peine éclairé, évoque vaguement une matrice. Au moins, il fait bon ; des lampes calorifuges font reculer la froidure et l'humidité qui règnent dehors. La déco est un mélange de pièces métalliques rouillées et de corail poreux couleur d'os. Un rythme électro à faible volume et des bribes de discussions bredouillées sortent par une porte encastrée.

Le goût fantôme de l'alcool lui soulève l'estomac une fois de plus.

« Bonsoir, dit une voix synthétisée. Êtes-vous monsieur Bellica, code de réservation 2840PK, prévu pour un séjour indéfini à partir d'aujourd'hui ? »

D'un pas étouffé, un droïde sort de l'ombre, quadrupède, de la taille d'un chat : un châssis avec un holoprojecteur en

guise de tête et un unique manipulateur au bout d'une tige fixée sur son épine dorsale. Rien à voir avec l'hôte d'accueil humanoïde habituel.

Il n'apprécie pas du tout cette histoire de *séjour indéfini*, mais hoche la tête. Ses articulations lui semblent relâchées, liquéfiées. Il a besoin de rejoindre sa chambre et le lit.

« Si vous êtes monsieur Bellica, code de réservation 2840PK, prévu pour un séjour indéfini à partir d'aujourd'hui, voulez-vous le confirmer verbalement, s'il vous plaît ? »

Il aimerait projeter le droïde contre le mur le plus proche, mais se contente de s'accroupir et de désigner son cou.

« Pardon, je crains fort de n'avoir pas entendu. Si vous êtes monsieur Bellica, code de réservation 2840PK, prévu pour un séjour indéfini à partir d'aujourd'hui, voulez-vous le confirmer verbalement, s'il vous plaît ? »

Yorick envisage de déchirer le paquet et de rattacher sa mandibule dans le hall sans se soucier d'hygiène. À la place, il aspire dans un râle une bouffée et s'efforce de former sans langue une réponse affirmative. Le droïde l'ignore jusqu'à sa cinquième tentative, après quoi il se lance dans une danse préprogrammée.

« Merci de votre confirmation, babille-t-il. Bienvenue au Mémorial Urbain Sud, monsieur Bellica. Nous sommes heureux de vous proposer une suite super-luxe au septième étage de notre hôtel. »

Son holoprojecteur s'éclaire, traçant un plan sommaire du hall. Yorick regarde une version miniature animée de sa personne se diriger vers l'ascenseur, le dépasser, et tourner un angle poussiéreux pour s'engager dans la cage d'escalier.

« Je crains que les ascenseurs ne subissent des opérations d'entretien, mais je serai enchanté de vous accompagner dans la montée de l'escalier. »

## Chapitre 06

ARRIVÉ AU DEUXIÈME palier, il marche à quatre pattes. Son sac à dos le suit toujours ; ses servos émettent des plaintes étouffées en négociant les marches. L'hôte droïde est venu. Allure calée sur la sienne, il grimpe à ses côtés en jacassant sur les caractéristiques et les services de l'hôtel.

Yorick, tout le corps endolori, déguste. Ses membres tremblotent sous lui. La sueur ruisselle sur son front, dans le sillon entre ses omoplates. Il serre gauchement son manteau sous son aisselle ; la puanteur résiduelle du vomi empire.

Ses glandes salivaires refonctionnent, ce qui signifie qu'il laisse une traînée de bave luisante sur le béton. Il imagine un bot de nettoyage tombant dessus et suivant sa trace dans l'escalier pour rejoindre la caravane. Mais le Mémorial Urbain Sud ne paraît guère crouler sous les engins d'entretien. Les marches sont crouteuses de saleté. Bientôt, ses mains et ses genoux le sont aussi.

Au troisième étage, il doit éviter une flaque brune caillée qui lui revaut un haut-le-cœur. Les spasmes lui poignent l'abdomen.

Au quatrième étage, il doit marquer une pause, la tempe sur l'avant-bras, à regarder un smiley gravé dans le plâtre du mur. Son sac à dos lui percute l'arrière-train.

Au cinquième étage, les hallucinations frappent. L'hôte droïde lui explique que les ascenseurs sont en panne parce qu'il a balancé dans la circulation l'accessoire d'une petite voleuse et que les Comptes de la souffrance universelle sont toujours équilibrés au Mémorial Urbain Sud.

Au septième étage, mû par sa seule mémoire musculaire, il rate presque sa destination, mais l'hôte droïde l'oriente vers la porte. La longue portion de moussequette desséchée paraît aussi vaste et impitoyable qu'un champ de glace. Il prend appui contre le mur et se relève tant bien que mal, au cas où il y aurait un autre client à l'étage. Marcher à quatre pattes, c'est du domaine de l'intime. Il laisse une main sur la cloison en titubant dans le sillage du droïde qui gambade.

« Chambre 702, annonce ce dernier. Veuillez fournir un échantillon génétique pour sécuriser vos futures entrées. »

Yorick a déjà passé son pouce sur la bave qui lui macule le torse. Il le presse contre la porte et son empreinte digitale brille en rouge sur le verre intelligent noir. Le battant pivote.

« Bon séjour au Mémorial Urbain Sud », déclare le droïde qu'il entend s'éloigner à pas feutrés par le couloir.

Le nouvel arrivant se focalise sur le lit, un matelas blanc massif suspendu à un palan magnétique. Il laisse choir son manteau roulé, traverse la pièce en trois pas disjoints et s'y affale. Il ôte ses bottes à coups de pied, crispe les orteils, attend que ses tremblements s'apaisent. Que sa respiration précipitée se calme. Les draps comme amidonnés sentent le propre. Le matelas est d'une mollesse incroyable.

Mais une fois qu'il en a la force, il se relève et gagne la salle de bain. Son sac à dos le suit et grimpe sur le lavabo pendant qu'il se débarrasse de la laine d'araignée, exposant son teint blême aux néons. Le verre intelligent devient une glace. Il découvre sa peau tassée sur ses os par le long trajet, sa cage thoracique tel un poing serré. Inchangée, sa plaie continue de béer.

Il arrache les dernières mèches de laine d'araignée et se lave les mains aussi assidûment qu'il réussit à le supporter. Alors c'est le moment d'ouvrir le sac à dos. Il sort d'abord la brosse, la trempe dans un désinfectant azuréen écumeux,

puis nettoie la blessure. Les dernières mouchetures de fluide de stase séché se dissolvent. Il s'attaque au tissu cicatriciel ridé, récurant la saleté et le sébum pris au piège.

Il se rince une, deux, trois fois, applique l'injecteur contre sa carotide, s'administre la dose qui entrave son système immunitaire, utilise un rouleau de gelchair pour sceller sa gorge. Enfin, il dégage sa mandibule de son fourreau de pâte et la met en place.

Elle n'est plus tiède comme à la sortie de l'imprimante, mais elle se réchauffe quand elle se moléculie à la gelchair et aux bandes implantées dans son crâne. Les terminaisons nerveuses rencontrent leurs conduits artificiels et soudain il dispose de dents du bas, d'un palais inférieur, d'un menton. Les premières minutes, sa langue, noire, agile, vermiforme, lui paraît toujours énorme.

Il ouvre et ferme la bouche, observant la mandibule à nu dans le miroir. C'est une prothèse angulaire en nanocarbone noir nuancé de polymères rose vif. Les dents, des paradoxes ivoirins, sont petites, parfaites, dévoilées par la membrane transparente de la lèvre inférieure. Une image sortie d'un schéma anatomique, ou d'un mauvais rêve.

Il pétrit la gelchair afin de recouvrir le tout, d'adoucir les angles, de cacher les charnières, ne laissant plus voir qu'un mince sourire de l'ange. Le matériau se marbre et se colore pour s'accorder à son teint. Sans être idéal, ce camouflage attire moins les regards qu'un trou béant. Yorick fait des grimaces dans la glace, testant les possibilités de sa bouche neuve. Il passe sa langue artificielle sur son palais supérieur, puis sur l'inférieur.

Le synthétiseur s'appêtant à suppléer ses cordes vocales endommagées, la mandibule émet un bourdonnement quasi imperceptible. Il expire. Inspire. Ce seront les premiers mots qu'il prononce sur Ymir en vingt ans.

« J'ai tant d'amour à offrir », énonce-t-il d'une voix flutée,  
effilée par une lame de rasoir électronique.

Ses yeux caves au regard sombre le contredisent.

# Ymir

Rich Larson

Dans toutes les bonnes librairies  
du Système solaire le 29 septembre.